

## **Camus et Casarès** **Il faut imaginer Don Juan marié !**

Robert Lévesque

Numéro 79, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92275ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2020). Camus et Casarès : il faut imaginer Don Juan marié !  
*L'Inconvénient*, (79), 70–73.

# Camus et Casarès

## Il faut imaginer Don Juan marié !

ATELIERS **Robert Lévesque**

Au mitan de leur siècle, durant quinze ans, de 1944 à 1959, un écrivain venu d'Algérie et une tragédienne venue d'Espagne s'aimèrent éperdument et n'eurent pas d'enfants. Leur idylle, puisqu'ils étaient aussi célèbres l'un que l'autre, fut un beau et grand secret de Polichinelle dans Paris (ses coulisses respectueuses, ses rédactions discrètes). Lui, qui était marié et malade, s'éloignait sans cesse en des endroits salubres, salins, et elle, comédienne brûlant les planches et perçant les écrans, jouait Euripide et Calderón, tournait pour Cocteau et Bresson, pour Carné, toujours en scène ou sur un plateau. Ils étaient faits l'un pour l'autre, mais leurs vies professionnelles les séparaient outrageusement.

Du coup, pour garder intacte la flamme première (allumée lors d'une fiesta à Montmartre la nuit du 6 juin 1944, à quelques heures du débarquement allié en Normandie), ils se mirent à s'écrire et s'échangeront huit cent soixante-cinq missives par lesquelles, comme des amoureux qui se confient leur désir *lèvres à lèvres*, eux, souvent et trop longtemps séparés, se faisaient l'amour *lettre à lettre*. Dans l'une d'elles, écrite un matin de la fin décembre 1948, depuis Alger où il est au chevet de sa tante maternelle qui vient d'être opérée (« Alger est la ville des matins, j'avais oublié cela »), Albert Camus écrit à Maria Casarès : « Parle-moi comme si nous étions lèvres à lèvres » – déjà dans *Noces à Tipasa*, écrit à vingt-trois ans en 1936, il employait cette image : « Il me faut être nu et puis plonger dans la mer, encore tout parfumé des essences de la terre, laver celles-ci dans celle-là, et nouer sur ma peau l'étreinte pour laquelle soupirent lèvres à lèvres depuis si longtemps la terre et la mer. »

Le samedi soir du 1<sup>er</sup> janvier 1949, elle lui répond, reprenant au vol l'image sensuelle en l'enluminant de joie : « Me voilà, consentante, et te parlant lèvres à lèvres. Seulement (j'ai envie de rire de bonheur) il y en a trop, et trop dense, et trop confus. Mais ne crains pas : toutes ces choses qui se bousculent en moi vieilles et nouvelles à la fois s'embrouillent et se confondent, mais je les sens

fondantes de jus, pleines de sève et je ne peux pas imaginer qu'elles puissent tout d'un coup disparaître. »

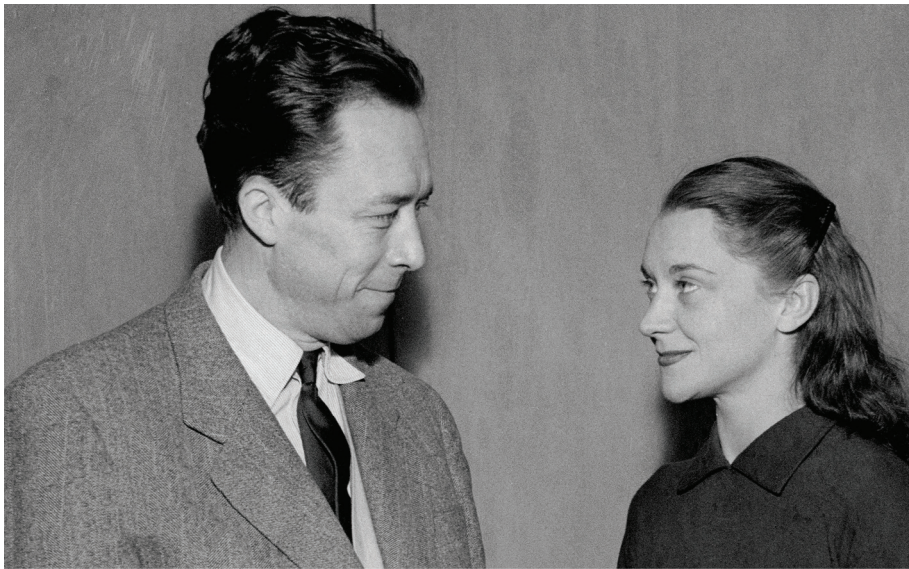
Leur correspondance publiée, nous avons – vous en serez d'émus lecteurs – entre les mains, présentées (laissées, libérées) par l'un des deux enfants de Camus, sa fille Catherine, mille deux cent soixante-quinze pages qui n'étaient pas destinées à former un livre et qui sont d'une lecture continûment et absolument *extraordinaire* – une lecture au long cours, une longue traversée océane – où deux êtres exceptionnels, deux artistes d'envergure – l'un qui fouilla dans l'absurde et questionna la justice des hommes, et l'autre qui fit vibrer la désespérance de grands personnages en les portant au sublime (je la revois, fébrile, aux Amandiers dans le *Quai ouest* de Koltès et Chéreau, à Gennevilliers incarnant le pape transgressif de Genet dans *Elle*) – vécurent, au fil de leurs plumes entrecroisées, emmêlées, enjambées, postées à saute-mouton, l'aventure intime la plus grande et la plus belle, celle, nourrie d'absence et d'attente, d'un amour total, partagé à distance dans un semblant de secret, mais brûlant et fier, fort et orgueilleux, voire, je dirais, *glorieux* – je retrouve, dans mon vieil exemplaire de *Noces* à la couverture passée que je m'étais procuré à la vieille librairie Garneau de la rue Buade lorsque j'étais étudiant en classe de « philo 1 » et que j'avais vingt et un ans, ce que le jeune Camus écrit dans le premier de ses quatre essais de jeunesse, *Noces à Tipasa* : « Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure. »

J'ai mis des mois, un printemps et un été, à la traverser, lettre à lettre, cette correspondance amoureuse hors du commun (incomparable de finesse, de bonne entente et de douceur en regard de celles, plus terre à terre, de Balzac et madame Hanska, de Benjamin Constant et madame Récamier, ou de Catherine II et Potemkine, qui habitaient le même palais), cette Méditerranée épistolaire, cette liaison-danse heureuse et constamment ardente, toujours renouvelée, jamais répétitive, amicale et fraternelle – dans *Résidente privilégiée*, sa plus que remarquable autobiographie parue en 1980 chez Fayard, Maria Casarès écrivait, vingt ans après la mort de Camus : « Père, frère, ami, amant et fils parfois, il remplissait de sa présence les lieux de ma vie » –, bref un enchaînement entier de deux *feux* que la mort dite habituellement faucheuse (mais qu'ici je dirais jalouse) a interrompu cinq jours après la lettre qu'envoyait Camus le 30 décembre 1959 et dont la phrase ultime – l'excipit – était : « Je t'embrasse, je te serre contre moi jusqu'à mardi, où je recommencerai. »

Camus ne sera pas au rendez-vous, ne sera plus là, ne sera plus, il meurt le lundi 4 janvier 1960, dans un brutal accident de la route (carcasse d'une Facel Vega enroulée autour d'un platane) après avoir quitté Lourmarin la veille quand Casarès, à Paris, était en train de lire les *Illusions perdues* de Balzac (« afin de conserver les miennes », lui écrit-elle), elle est alors en congé de théâtre (« la cuisse alourdie par l'absence des planches », lui confie-t-elle dans ce qu'elle ne sait pas être sa dernière lettre à son « cher prince »), elle l'attend, ils se verront chez elle, au 148, rue de Vaugirard, ils iront voir la pièce de Sartre, *Les séquestrés d'Altona*, comme elle le lui annonce dans cette ultime missive écrite le soir de Noël, et sa dernière phrase, avant de signer simplement « M. », est « je t'embrasse à perdre haleine ».

•

Il était donc marié, le prince de Casarès, et c'était un homme qui, tout à son œuvre philosophique et littéraire, romanesque et théâtrale, qui fut majeure, et malgré la tuberculose qui l'affaiblissait, qu'il soignait en s'éloignant des siens, demeura constamment attentif et attentionné, et aidant, envers sa famille, sa femme Francine Faure qui lui donna ses deux enfants, les jumeaux Jean et Catherine. Camus était un grand séducteur doublé d'un honnête homme, ce



qui est rare, son allure à la Humphrey Bogart, gabardine et feutre, son élégance sombre, tout cela cachait un cœur d'hédoniste, de libertaire, d'amant de la vie (dès *Noces*, il annonce qu'il épouse le monde), mais il ne renonce pas pour autant à demeurer fidèle au milieu dont il est issu, un monde de misère, son père ouvrier agricole mort à la guerre, sa mère femme de ménage analphabète ; ce fut un prince qui avait choisi de défendre les pauvres, les humiliés, à sa manière qui en était une de bonté et d'élégance, de réflexion et d'engagement.

Michel Onfray, penseur que je ne suis pas nécessairement partout où il va, a consacré en 2012 un bel ouvrage à Camus, bien titré *L'ordre libertaire*, dans lequel il aborde franchement le cas Camus qu'il écarquille entre la séduction et le conjugal. On sait tous que l'écrivain de *L'étranger* fut ce qu'on appelle (soit avec trop d'envie, soit avec un rien de mépris) *un homme à femmes*. Francine Faure – celle de qui il n'aura jamais divorcé – était sa deuxième épouse, mariée en 1940, quatre ans avant le coup de foudre avec Casarès. Sa première femme s'appelait Simone Hié, une Algérienne aguicheuse, intelligente et délurée, qui s'avéra héroïnomane et dont il divorça tout en continuant à l'aider de loin. Il y eut la brune Christiane Galindo, celle avec qui il allait épouser le monde sur les hauteurs de Tipasa. En voyage aux États-Unis, elle s'appellera Patricia Blake, pigiste pour *Vogue*. Il y aura la comédienne Catherine Sellers, à qui il offrira le rôle de Temple Drake dans son *Requiem pour une nonne* en 1955, leur liaison, menée sans bruit, filera jusqu'à sa mort – dans *Carnets III*, il écrira de celle qu'il appelle « la jeune Sellers » dans une lettre à Casarès : « Touché au cœur par une femme, sans nul désir, ni intention, ni jeu, l'aimant pour elle, non sans tristesse. »

Avec Francine Faure, une Oranaise qui était pianiste, le couple avait tenu, la naissance des enfants en 1945 l'avait soudé et jamais Camus – malgré sa liaison qui s'enflamma avec Casarès durant l'Occupation alors que Francine était hors de Paris – ne l'a abandonnée, toujours il s'est préoccupé d'elle, passant des vacances avec elle, fréquentant des amis en sa compagnie, voyant de près à l'éducation des jumeaux, se souciant de sa santé psychologique (elle a tenté de se défenestrer et s'est seulement blessée) en raison de cette liaison prétendument secrète avec la Casarès qu'elle n'a pas pu ne pas apprendre...

Le 1<sup>er</sup> mars 1950, Camus écrit à Casarès : « F. sait tout maintenant. Et tu imagines très bien ce que cela signifie dans le climat de cette maison. » Nullement, entre eux, l'écrivain et la tragédienne, il n'est question de renoncer à leur amour, chose impensable car il est trop fort, cet amour-là. Mais Camus se morfond sur le sort de Francine, il révèle la profondeur de son malaise à Casarès et il fera tout pour, comme il l'écrit à la fin de cette lettre, « trouver une issue

qui soit vivable, voilà tout ». Et il ajoute : « Mais surtout ne te charge pas de ces pensées. Je te le dis puisqu'il le faut. Après cela, tu dois seulement penser à toi, et à nous, te laisser aller à la vie. »

Onfray, dans *L'ordre libertaire*, a raison d'écrire que le personnage de Don Juan fut pour Camus un compagnon de route. À vingt-quatre ans à Alger, il le joua au théâtre du Travail, c'était *L'invité de pierre* de Pouchkine qu'il avait lui-même mis en scène. Dans *Le mythe de Sisyphe*, en 1939, il analyse les modalités du donjuanisme parmi les composantes de la vie absurde. Il n'aura pas monté la pièce de Molière, mais, à la fin de sa vie, il entamait la traduction de *L'abuseur de Séville* de Tirso de Molina.

Dans sa correspondance avec Casarès, c'est avec entrain que Camus s'entretient avec elle sur le donjuanisme et ses incarnations ; il lui parle de ses lectures sur le sujet, comme dans sa lettre du 9 mai 1959, écrite à Alger alors que sa Maria joue à Bruxelles : « Je lis aussi un livre sur Don Juan de Gregorio Marañón. Décidément, je ne respire bien qu'en Espagne. Savais-tu que Lope de Vega avait écrit une sorte de Don Juan avant la lettre. Ça s'appelle *La Promesse accomplie*. Sois bonne et lis-la, pour pouvoir m'en parler. J'aimerais aussi avoir une traduction de DJ de Zorrilla. »

Ces deux-là, l'écrivain et la tragédienne, s'aimèrent au-dessus de tout, malgré tout, leur liaison épistolaire est l'une des plus étincelantes qui soient (je n'en vois pas d'autre briller autant, deux plumes à égalité de ferveur), c'est le triomphe de l'amour écrit, que l'on couche sur papier, lettre à lettre comme lèvres à lèvres, et j'emprunte à Michel Onfray, pour en faire le titre de cette chronique, la formule parodique qu'il emploie si finement dans son ouvrage en retournant à l'homme Camus (le grand amant, l'attentionné mari) la conclusion du *Mythe de Sisyphe*, où le philosophe écrit, devant l'absurdité de l'existence de l'homme condamné à hisser au sommet d'une montagne un rocher qui en retombe aussitôt : « Il faut imaginer Sisyphe heureux ! » Et donc, en tout respect, cher Albert Camus, il faut imaginer Don Juan marié !

•

En février 1957, Camus, à Paris avec Francine et les enfants, travaille à sa mise en scène du *Chevalier d'Olmedo* de Lope de Vega qu'il va présenter au festival d'Angers. Casarès est en tournée à Genève. Le lundi 25, il lui écrit : « Il faudra bien que ces courses séparées cessent, et que le jour de la réunion arrive. Je tiens à la cérémonie du jour de mes soixante ans (en 1973 !) et je suis bien sûr que je serai ce jour-là aussi exquisément ému qu'un Olmedo quelconque. » Trois jours plus tard, le jeudi 28, Casarès termine sa longue lettre en jouant la promesse : « Je me sens heureuse en attendant paisiblement les Noces de 1973. » Elle utilise le N majuscule pour leur hypothétique alliance, leurs Noces...

On ne peut que frémir en lisant cette lettre où il s'imagine en un personnage qu'il approfondissait, Olmedo, cet amant qui va mourir dans une embuscade au moment où il échange en secret avec une femme qu'il aime et qui l'aime, mais qui est promise à un autre, des lettres enflammées... ■

CORRESPONDANCE 1944-1959  
Albert Camus et Maria Casarès  
avant-propos de Catherine Camus  
Gallimard, 2017, 1 300 p.